

Le vin des CAVES DU VATICAN n'a pas bonifié en vieillissant.

V
12

Carrelour
19 XII. 50

ANDRE GIDE a tenté de réchauffer aux feux de la rampe son œuvre vieillie. Peut-être allait-elle faire encore impression aux chandelles. Comme un cuisinier embarrassé des restes d'un rôti, il a haché menu et servi une « farce ». Mais le rôti, pardon, la sottie, à subir ce traitement prend immanquablement un goût de desséché.

L'auteur des *Caves du Vatican* avait précieusement appelé son presque roman une sottie, mot du vocabulaire théâtral du moyen âge. On s'est déjà étonné qu'il ait abandonné ce vocable quand il s'est agi de porter le même sujet à la scène. Comme M. Gide se flatte de connaître le sens des mots et la façon de s'en servir, nous nous adresserons au Litré pour essayer de saisir la différence entre les deux *Caves*, celle de chez Gallimard, qui est sottie, et celle de la Comédie-Française, qui se veut farce. La sottie, nous apprend le Litré, est « une sorte de satire allégorique ». La farce, une pièce ou un dialogue « où l'on emploie les plaisanteries hasardées et les lazzi burlesques ».

La honte du romancier, exprimée définitivement par Valéry le jour où il affirma qu'il lui était impossible d'écrire « la marquise demanda sa voiture et sortit à cinq heures », semble avoir retenu Gide jusqu'au jour où il fit *Les Faux Monnayeurs*. Si on l'en croit, *La Porte étroite* et *La Symphonie pastorale* ne sont pas des romans, mais des « récits », *Paludes* et *Les Caves du Vatican* ne sont pas des romans, mais des « sotties ».

En baptisant ses *Caves* « sottie », Gide se dispensait d'avoir à leur donner la matérialité, l'épaisseur, la contingence d'un véritable roman. Les personnages ne sont plus que des fantoches, des pantins. L'auteur qui tire leurs ficelles, leur infligeant d'étranges pirouettes, peut se moquer de la vraisemblance et même reprendre tous les trucs du roman

populaire et du mélo du boulevard du Crime. Par surcroît, il a le droit de sortir de temps en temps sa propre tête de la coulisse et de faire coucou au spectateur. Il peut jongler avec la religion, la famille, la liberté, la société, etc., sans que per-



Une photo toute récente d'André GIDE

sonne ait le droit de le prendre au sérieux et de lui en faire grief. La sottie, telle que l'entend M. Gide, n'est, en quelque sorte, du travail avec filet, une grenade à blanc. La sottie, c'est un roman à responsabilité limitée.

Reste que *Les Caves* est la dernière sottie d'André Gide. On y sent qu'il a envie d'écrire un vrai roman. Et cela a pour résultat que si certains personnages sont de simples marionnettes, d'autres ont déjà cette chair et ce sang des héros romanesques auxquels il faut croire.

Rappelons brièvement l'argument des *Caves*. Une bande de malfaiteurs, les Mille-Pattes, dont nous connaissons surtout Protos, l'homme

la fantaisie de commettre un « acte pur ». Lafcadio connaît pour finir l'amour de Geneviève, fille du beau-frère de Fleurissoire, l'écrivain académisable Julius de Baraglioul, qui est en même temps, et secrètement, le demi-frère de Lafcadio. (Au fait, Geneviève est la nièce de Lafcadio. Personne ne semble s'en aviser.)

Les fantoches, ce sont Fleurissoire, sauf au moment où il perd sa vertu dans les bras de Carola et verse de « vraies » larmes; Anthime, franc-maçon miraculé, converti, puis récidiviste; Protos, le Protée, qui ressemble à Fantomas revu par Jules Romains; Arnica Fleurissoire, la comtesse de Saint-Prix.

Pour Julius, c'est plus compliqué. Ce mauvais écrivain est dépeint comme un véritable Henry Bordeaux. Et d'ailleurs, dans la version « Comédie-Française » des *Caves*, Gide nous en apprend encore plus sur les œuvres de ce candidat à l'Académie. Les titres des livres de Julius sont *Sursum Corda*, *Toujours plus haut*, *Les Edelweiss* (dans le livre, nous ne connaissons que *L'Air des cimes*). Lafcadio en conclut cocassement : « Je vois, c'est un alpiniste. »

Mais d'un mauvais à un bon homme de lettres, il n'y a que la différence du talent, et, pour le reste, M. Gide compatit à toutes les petites misères de son confrère inférieur, Julius de Baraglioul. Julius est même touchant lorsque, affecté par les critiques jusqu'à l'écœurement, il cherche une pauvre consolation dans le lit de sa femme, laquelle préfère dormir.

En outre, nous avons vu un instant Julius abandonner soudain son esthétisme ridicule d'auteur bien pensant pour découvrir les délices

(Suite page 10.)

Sébastien de BEAUNE.

(Suite de la première page.)
de l'indétermination, du fortuit, du gratuit. Et l'on se demande si ce n'est pas une façon subtile qu'a M. Gide d'avertir le lecteur de *La Porte étroite* et d'*Isabelle* qu'il est prié de ne pas confondre et de ne pas aborder le nouveau livre dans le même état d'esprit.

Avec Carola, la prostituée genevoise, nous trouvons un personnage conventionnel, certes, mais pas caricatural. Carola possède un semblant de réalité.

Mais c'est avec Lafcadio que nous allons trouver un être qui n'a rien à faire dans une sottie. Il ne s'agit plus d'une maquette. Il est si vivant, ce Lafcadio, qu'il a pour suivi M. Gide longtemps après la dernière page des *Caves du Vatican*. Il a failli être un des personnages principaux des *Faux Monnayeurs* et n'a été remplacé que très tard, en partie, par Olivier et surtout par Bernard.

Dans *Les Caves*, cet intéressant jeune homme est présenté comme le fils naturel du vieux comte Juste-Agénor de Baraglioul. Mais Pierre Louys, qui n'était plus l'ami de Gide au moment de la parution des *Caves* (1914), avait ses raisons pour déclarer que Lafcadio était plutôt un descendant (honteux de son père) du page Giglio. (Du toi Paulsole au roi Candaule, en somme !) Lafcadio a peut-être aussi des petits frères, sinon des cousins. La première fois que nous le voyons, dans le livre, c'est nu, sur une photo. Cette photo d'adolescent nu, nous l'avons vue ailleurs, depuis. C'est celle d'Arthur Cravan, publiée dans *L'Anthologie de l'humour noir*. Ce pittoresque neveu d'Oscar Wilde, ce personnage insolent qui est l'inventeur du terme « André-gide », est appelé par André Breton un « Lafcadio partiel avant la lettre ». Cravan eut avec Gide une entrevue qui rappelle d'assez près celle de Lafcadio et de Julius. L'un

et l'autre avouent à l'écrivain qu'ils ont en face d'eux qu'ils n'ont rien de lui et qu'ils préfèrent en général la vie à la littérature.

puis, il a dix-neuf ans et en paraît seize. Paré de toutes les grâces, il est le Fabrice de ce Stendhal sacré.



— Te fie pas à ce titre racrocheur, il n'y a ni be-bop ni le moindre papa existentialiste !

Dans *Le Journal des faux monnayeurs*, André Gide avoue sa tendresse pour Lafcadio. C'est que Lafcadio, sans famille, sans attache, est merveilleusement disponible. Et

Lafcadio, quand il veut se punir lui-même de quelques sottises, s'enfoncé un stylet dans la ceinture, et cela seigne délicieusement. Sa mère était une femme entretenue tous les jours par la fine fleur de l'Europe. Lafcadio a été élevé par ses oncles « successifs ». Il se rappelle « un merveilleux voyage en Algérie » (hé hé !) qu'il fit avec l'oncle Faby. Ledit oncle, en d'autres lieux, près de Duino, au l'Adriatique, cachait sous clé tous les costumes, le linge même de Lafcadio, sous prétexte de le bronzer.

« Faby, les premiers temps, se souvient Lafcadio, était connu de se sentir après de moi : il a bien fait de s'en confesser à ma mère ; après quoi, son cœur s'est senti plus léger. Mais combien sa retenue m'agaçait !... Quand, plus tard, dans l'Aurès, je lui ai raconté cela sous la tente, nous en avons bien ri. »

Lafcadio lui-même, plus tard, sera troublé par un adolescent qu'il rencontre, accompagné d'un curé.

Avec un autre oncle, Vladi, c'est autre chose. Dans une sorte de rêve, ils se rejoignent la nuit pour boire un verre dans la salle à manger, tandis que la femme (la mère de Lafcadio) sommeille. Nous laissons aux psychanalystes le soin d'expliquer cette scène.

Telle est la sottie célèbre sous le titre des *Caves du Vatican*. Elle apportait beaucoup de nouveauté et eut un retentissement et une influence énormes. Il s'agit quel que chose de si vieux. Aujourd'hui, la leçon de l'acte gratuit est devenue un lieu commun, les hardiesse de pensée ont perdu l'éclat de la nouveauté. Les afféteries du style, destinées à montrer que l'auteur joue, sont ce qui tient le moins bien. Le comique également paraît un peu laborieux : plaisanteries sur le nom de Mlle Péterat et, nous n'inventons rien. « Si tu

vas à Naples, tu devrais t'informer comment ils font le trou dans le macaroni » (page 206).

La farce que présente aujourd'hui la Comédie-Française n'a malheureusement pas apporté un sang neuf à une œuvre qu'il eût mieux valu laisser à l'histoire de la littérature. M. Gide n'a pas relui *Les Caves du Vatican*. Il en a tiré un *digeste*. Il ne les a pas reconstruit théâtralement, mais a opéré un découpage cinématographique. La farce est, à peu de choses près, la sottie réduite au dialogue. Elle a été si peu adaptée à la scène que des explications ou la pensée des personnages sont simplement apportées par un haut-parleur. Puisqu'il est entendu que la sottie, selon Gide, est un genre où l'auteur a le droit d'intervenir, il eût été plus drôle de voir M. Gide lui-même sortir de temps en temps des coulisses pour dire son mot, comme cela se passe dans le livre. Tandis qu'un haut-parleur...

Les personnages sont simplifiés, schématisés. Il leur manque, pour avoir du relief, ces ombres capricieuses que faisait autour d'eux le commentateur de l'auteur. Maintenant, ils sont plats. Il y avait une grande douceur après la nuit d'amour de Fleurissoire et de la prostituée. Sur scène, Fleurissoire jaillit en bannière, se débattant comme un possédé. On se croit à l'autre bout de la rue de Beaujolais, au Palais-Royal. Quant à Lafcadio, on ne voit plus en lui qu'un fanfaron comme les autres. Il manque le « cécis » ou l'auteur avait au travers le ton de la vie pour décrire un jeune homme doué d'une sexualité à son goût. On ne fait presque plus allusion aux jeux de l'oncle Faby.

Un critique averti, M. Jacques Lemarchand, fait remarquer respectueusement : « Vous imaginez aisément la levée de boucliers qui se serait opérée si quelque « adaptateur » s'était mêlé de porter au théâtre une œuvre de Gide qui n'était pas le moins du monde conçue pour le théâtre. »

Mais voilà, comme dit un des personnages de la sottie, et comme il le répète dans la farce : « Il faut occuper les vieillards. »

S. de B.